

IV.

LE DOCTEUR STRAUSS. — NÉGATION DE L'AUTHENTICITÉ
DES ÉVANGILES.

Telle était la situation religieuse en Allemagne quand Strauss parut sur la scène. C'est de tous les hommes de notre siècle celui qui a le plus vivement agité et troublé l'esprit religieux en Europe. Son nom restera dans l'histoire de l'Église comme celui d'un des plus mortels ennemis du christianisme, à côté des noms des sophistes célèbres des premiers temps de l'ère chrétienne, des Celse et des Porphyre. En lui s'est pour ainsi dire personnifiée la guerre contre les Livres Saints à notre époque. Il a été l'écho de tous les adversaires de la révélation, la citadelle où l'armée de l'erreur a rassemblé toutes ses forces, et c'est là l'explication de sa puissance. Ceux qui l'avaient précédé lui avaient frayé la voie et préparé le terrain; tous ceux qui sont venus après lui l'ont, bon gré, mal gré, reconnu pour leur chef.

Depuis l'apparition des *Fragments de Wolfenbüttel*, le rationalisme, brisant toutes les barrières que lui opposaient en vain les catholiques, les piétistes et les protestants fidèles à l'ancienne théorie luthérienne, le rationalisme avait toujours été grandissant, il avait sacrifié la révélation, l'inspiration et les miracles des Livres Saints, faisant de la négation du surnaturel son dogme fondamental. Il n'avait laissé debout qu'un seul point des anciennes croyances, l'authenticité des Écritures. C'est ce point que Strauss allait rejeter à son tour, pour qu'il ne restât désormais que des

ruines. A ce qu'on a appelé simplement le *rationalisme*, c'est-à-dire l'explication naturelle, il allait substituer ce qu'on a décoré du nom pompeux de *théologie critique* ou de *critique biblique*.

David-Friedrich Strauss était né à Ludwigsburg, en Wurtemberg, le 27 juin 1808¹. Les exemples qu'il avait eus sous les yeux dans sa famille contribuèrent de bonne heure à lui donner une idée fautive du sentiment religieux. Il avait toujours eu pour sa mère une vive affection, mais il ne ressentait pas pour son père une égale tendresse. Or, il avait observé dès son enfance que, chez celui-ci, homme d'un esprit faible et d'un protestantisme étroit, la religion était séparée de la morale et que, au contraire, dans celle-là, femme de sens et de courage, mais n'attachant pas d'importance aux formes de la piété, la morale était séparée de la religion²: il en conclut plus tard que la religion et la morale sont indépendantes l'une de l'autre.

Au séminaire de Blaubeuren, où il fut placé à l'âge de treize ans (1824), il se lia étroitement d'amitié avec Christian Märklin, dont il devait, en 1851, raconter la vie en y mêlant des détails autobiographiques. Strauss était alors croyant. La guerre contre la Bible était, à cette époque et depuis le commencement du XIX^e siècle, languissante en Allemagne. Les malheurs qu'avaient fait subir à ce pays les armes de Napoléon I^{er} avaient ramené un certain nombre d'âmes aux pratiques religieuses. Celui qu'on appelait avec trop de raison « le grand païen, » Goethe, continuait, il est vrai, à prêcher dans ses poèmes et dans ses romans l'indifférence religieuse, mais son indifférence patriotique, au milieu des désastres des années précédentes, avait froissé

¹ Sur Strauss, cf. Colani, *Le docteur Strauss*, dans la *Revue de Théologie*, 1^{re} série, t. XII, 1856, p. 20-42 et 129-160.

² Strauss, *Essais d'histoire religieuse. Ma mère*, trad. Ch. Ritter, p. 187.

vivement ses compatriotes, et le peu de sympathie qu'inspirait son caractère atténuait le mal qu'auraient pu causer ses écrits. Le vent soufflait donc au piétisme et Strauss et Märklin se laissèrent emporter par le courant. Les deux condisciples s'éprirent d'enthousiasme pour Jacob Böhme et ses rêveries théosophiques. Strauss, qui devait plus tard descendre jusqu'au matérialisme, croyait alors non seulement à l'âme, mais aux rapports des esprits avec les hommes. Il avait fait la connaissance de Justinus Kerner, médecin célèbre par ses études sur le magnétisme, et celui-ci l'avait mis en relation avec la plus fameuse de ses somnambules, celle dont il avait raconté l'histoire dans son livre *La Voyante de Prévost*. Strauss fut rempli d'un véritable engouement pour la magnétisée; cependant cet engouement dura peu. Elle lui avait prédit qu'il resterait toujours croyant; il démentit bientôt la prophétie¹; mais il n'oublia jamais qu'il avait été dupe du magnétisme, et il détesta d'autant plus le surnaturel qu'il s'imagina que tout ce qui, dans le passé, pouvait en avoir eu l'apparence, n'était aussi qu'une jonglerie ou une maladie.

A Blaubeuren, il avait eu pour professeur Christian Baur, le chef futur de l'école critique de Tubingue. Le maître et l'élève se retrouvèrent bientôt dans l'Université de cette dernière ville (1826). L'influence de Baur et plus encore l'étude de la *Phénoménologie* de Hegel éteignirent à jamais la foi dans le cœur du jeune Strauss. Il nous a raconté lui-même² avec quelle passion il avait étudié la philosophie de

¹ Strauss a raconté d'une manière dramatique, dans son étude sur Justinus Kerner (*Gesammelte Schriften*, t. I, 1876, p. 119-175), sa première entrevue avec la Voyante de Prévost. La période de crédulité dans sa vie se termina en 1829. Sur la Voyante de Prévost elle-même, voir Justinus Kerner, *Die Seherin von Prevorst; Eröffnungen*, 5^e édit., 1877.

² Strauss, *Années de jeunesse*, extrait de *Christian Märklin*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, p. 254-256; Schärer, dans la *Revue des deux mondes*, 15 février 1861, p. 821-822.

l'idée, qu'il devait transporter un jour dans le domaine biblique. Il avait entrepris cette étude avec quelques camarades. On se réunissait le dimanche; chacun avait étudié d'avance le paragraphe qui devait faire le sujet de la conversation; l'un des assistants le relisait tout haut, puis la discussion s'engageait. C'était à qui jetterait quelque jour sur les obscurités du texte. On avançait lentement, mais le labeur était une conquête. « Aucune lecture, ajoute Strauss, n'aurait pu mieux répondre à nos besoins. »

Le résultat de cette étude fut pour lui l'acceptation de l'opinion de Hegel, « que la religion chrétienne et la philosophie ont le même contenu; seulement la première sous la forme de l'image, la seconde sous la forme de l'idée¹. » Strauss n'eut plus d'autre *Credo* que le panthéisme.

Pour compléter ses études, après avoir fini ses cours réguliers à l'Université de Tubingue, il fit un voyage à Berlin et suivit pendant six mois les leçons de Schleiermacher. Schleiermacher est un des hommes qui ont exercé et qui exercent encore par leurs écrits la plus profonde influence sur les esprits en Allemagne. Mélange incompréhensible de vérité et d'erreur, de foi et d'incrédulité, plein d'un vague sentiment de religiosité et en même temps tout imprégné de panthéisme et ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, il est d'autant plus dangereux pour les âmes qu'il sait faire vibrer les cordes généreuses du cœur et qu'il évite les excès les plus grossiers dans lesquels sont tombés les autres rationalistes de son pays. Ses idées fausses choquent moins, noyées qu'elles sont au milieu d'idées acceptables, mais c'est là ce qui les rend plus pernicieuses. Pour lui, l'Église doit être une masse liquide, sans contours arrêtés, sans organisation fixe². Les Livres Saints sont devenus

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*. *Christian Märklin*, p. 325.

² Schleiermacher, *Ueber die Religion*, 1^{re} Rede, édit. Brockhaus,

la Bible par leur propre puissance, mais tout autre livre peut devenir la Bible à son tour¹. Le miracle est le nom religieux d'un événement naturel. En d'autres termes, Schleiermacher conserve de nom le surnaturel et le nie de fait. Une telle doctrine ne pouvait déplaire au futur auteur de la *Vie de Jésus*².

En 1830, Strauss, n'ayant plus aucun sentiment de foi, remplit en Souabe des fonctions pastorales, sans être trop troublé par une incrédulité que sa charge l'obligeait à dissimuler. Il écrivait à son ami Märklin, qui ne jouissait pas du même calme : « Il faut avoir une pensée de derrière et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple³. » Tout en parlant comme le peuple, il préparait sa *Vie de Jésus*. En 1832, il était devenu répétiteur au séminaire théologique de Tubingue. Il donnait aussi à l'Université des leçons de philosophie où il exposait avec succès la doctrine de Hegel. Les sermons qu'il prêchait en raison de sa charge étaient, dit-on, très édifiants et goûtés des personnes pieuses. En même temps, il rédigeait sa *Vie de Jésus* qui parut dans cette ville en 1835⁴.

La *Vie de Jésus* est la dernière étape de la libre pensée. L'audace de la négation y est poussée jusqu'à ses dernières limites; l'existence historique même du fondateur du Christianisme y est à peine reconnue. Le danger d'une telle pu-

1868, p. 136, t. 1 de la *Bibliothek der deutschen Nationalliteratur des xviii und xix Jahrhundert*.

¹ Schleiermacher, *Ueber die Religion*, v^{te} Rede, p. 196.

² Strauss s'appuie plus d'une fois sur l'autorité de Schleiermacher dans la *Vie de Jésus*. Voir par exemple, Introd., t. 1, p. 34, 85, 101.

³ Strauss, *Christian Märklin*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, p. 330-331.

⁴ *Das Leben Jesu kritisch bearbeitet*, 2 in-8°, t. 1, 1835, t. 2, 1836. Traduite en français par E. Littré, *Vie de Jésus ou examen critique de son histoire*, 4 in-8°, Paris, 1839-1840; 2^e édition, 2 in-8°, 1856; 3^e édition, 1864. Il y eut de nouvelles éditions allemandes en 1837, 1839, 1840.

blication était trop manifeste pour qu'il pût échapper à personne : Strauss l'a comparée lui-même à un coup de feu, tiré inopinément dans un quartier populeux et suscitant une vive panique. Les ignorants comme les savants, le peuple comme les docteurs des Universités, comprirent très bien qu'il ne pouvait plus y avoir de christianisme, s'il n'y avait pas eu de Christ. Aussi ce fut dans toute l'Allemagne une clameur d'indignation, accompagnée d'une multitude de brochures et de livres destinés à réfuter ses objections¹. L'auteur du scandale fut destitué de ses fonctions de répétiteur au séminaire de Tubingue. Il affecta de se croire le plus innocent des hommes. Treize ans plus tard, quand il se présenta en 1848 comme candidat au parlement de Francfort, suivant la tactique des rationalistes, ses prédécesseurs, et donnant l'exemple aux rationalistes français qui l'ont copié depuis, il excusait à peu près en ces termes, dans un discours à ses électeurs, la publication de la *Vie de Jésus*, et la déclarait inoffensive : « Me voici : je suis ce docteur Strauss que la plupart d'entre vous se sont représentés jusqu'ici comme l'Antéchrist en personne. Je ne puis pas vous en vouloir : c'est ainsi que je vous ai été dépeint, et certainement ceux qui vous parlaient de la sorte étaient en grande partie des gens de bien. Cependant vous avez été mal renseignés. J'ai écrit, il y a treize ans, un livre qui est le point de départ de tous ces préjugés. Ce livre, j'en suis sûr, aucun de vous ne l'a lu, et je dis : Tant mieux ! car ce n'est pas pour vous que je l'ai écrit. Ne prenez pas mal ces paroles. Si un cultivateur d'entre vous composait un livre sur l'agriculture, j'entendrais dire, sans me fâcher, que ce livre n'est pas fait pour moi. J'ai écrit pour des savants, pour

¹ Strauss a souvent rappelé dans ses écrits les orages qu'avait soulevés son livre et combien il en avait souffert. Voir entre autres *Ma mère*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, p. 191; *L'Ancienne et la Nouvelle Foi*, trad. Narval, Préface, p. xxxvi-xxxvii.

des théologiens. Les laïques, et même un grand nombre d'entre les plus instruits, ne savent pas, et bien heureusement pour eux, combien de doutes cruels tourmentent souvent le pauvre théologien. Que leur importe un livre où il est traité des inexactitudes de la science? Plusieurs de mes amis, étrangers aux études théologiques, se sont crus obligés de lire mon ouvrage. Laissez, leur ai-je dit, vous avez mieux à faire. Ce livre vous donnera peut-être des doutes que vous n'avez pas, tandis qu'il est destiné, au contraire, à venir au secours des théologiens que déchirent ces angoisses de l'âme. Vous voyez combien je suis loin de vouloir enlever sa croyance à qui que ce soit¹. »

Les paysans de la Souabe avaient trop de bon sens pour juger une pareille justification satisfaisante : ils ne donnèrent pas leurs voix au docteur Strauss. J.-J. Rousseau avait cherché à défendre exactement de la même manière sa *Nouvelle Héloïse* : l'expérience apprend ce qu'il faut penser de pareilles apologies. Le candidat malheureux du parlement de Francfort s'est, du reste, chargé dans la suite de se donner un démenti à lui-même en écrivant, en 1864, et en faisant imprimer en caractères allemands, pour qu'elle fût lue plus facilement par le peuple, la *Vie de Jésus à l'usage du peuple allemand* (*Das Leben Jesu für das deutsche Volk*). L'auteur de la *Vie de Jésus* veut bien, en réalité, travailler à détruire la religion chrétienne; personne ne saurait se le dissimuler. Voici, en effet, le fond de son livre.

Pour comprendre l'œuvre de Strauss, il ne faut pas oublier qu'il a constamment présents à son esprit les travaux de Reimarus et des partisans de l'explication naturelle des

¹ Voir *Sechs theologisch-politische Volksreden*, Stuttgart et Tubingue, 1848, ou *Gesammelte Schriften*, t. I, 1876, p. 237-272. Saint-René Taillandier, dans la *Revue des deux mondes*, 1850, t. VI, p. 288.

miracles. Son point de départ est la négation du surnaturel. D'accord là-dessus avec ceux qui l'ont précédé, il accepte, comme une sorte d'axiome, l'impossibilité absolue de l'intervention divine dans les affaires du monde. Pour lui, comme pour eux, il n'existe point d'inspiration, point de révélation, point de miracle. « Dans le fait, dit-il, il n'y a pas de sentiment historique tant que l'on ne comprend pas l'impossibilité des miracles¹. » C'est par ces simples mots qu'il repousse le miracle. Il ne daigne même pas le discuter. Cependant, si le miracle existe, s'il est seulement possible, comme aucun de ceux qui admettent l'existence de Dieu ne saurait en douter, tout son livre repose sur le vide.

Il faut bien remarquer ce vice radical du système de Strauss et de tous les ennemis de la Bible qui l'ont précédé ou suivi. Leur système ne peut tenir debout qu'à la condition que le miracle soit impossible. Quelques rationalistes, moins dédaigneux ou moins tranchants que leurs chefs, ont essayé de discuter le surnaturel, mais sans apporter aucun argument sérieux en faveur de leur thèse. Ceux qui, comme Strauss, ne croient pas à l'existence d'un Dieu personnel, ne peuvent admettre le miracle, car il ne saurait y avoir d'effet sans cause, et comme c'est Dieu qui est l'auteur du miracle, l'œuvre ne peut pas exister sans l'ouvrier². Nous n'avons pas à prouver, contre les panthéistes ou les athées, l'existence de Dieu, nous croyons à la cause première comme à notre propre existence.

Les déistes ont tenté de nier le surnaturel, par respect pour l'ordre des choses établi par le maître de la nature. Raison futile, comme le reconnaît Strauss lui-même, toujours aussi fort contre les rationalistes quand il s'en sépare, qu'il est faible quand il s'unit à eux ou veut élever son fragile

¹ *Vie de Jésus*, Introd., trad. Littré, 1856, p. 91. Voir aussi p. 99-100.

² Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 194.